

> lui que ce livre a été écrit par Dieu, tout comme les Saintes Écritures. Multiplier les observations permet de démontrer son existence et sa toute-puissance à partir de l'examen de ses œuvres. Un atout du microscope n'est-il pas de persuader les Modernes que Dieu a apporté autant de soin à la création des êtres les plus vils qu'à celle de l'homme lui-même? «*Maximus in minimis*» (très grand jusque dans ce qu'il y a de plus petit), dit-on alors. L'œil d'une mouche, par exemple, ou mieux encore d'un ciron, constitue l'archétype de la magnanimité des desseins divins. Mais, inversement, jusqu'où Dieu nous permet-il de nous enfoncer

dans l'infiniment petit? En même temps qu'ils ouvrent de nouveaux horizons, microscopes et télescopes suscitent de profondes angoisses chez les Modernes.

La science moderne n'a pu s'épanouir au XVII^e siècle qu'en s'émancipant de la tutelle religieuse, dit-on souvent. On voit qu'il n'en est rien et que l'étude de la nature est longtemps une entreprise intrinsèquement chrétienne. Il n'y a aucune raison de s'y livrer sans motivations religieuses, voire pieuses. La profonde religiosité affichée par presque tous les savants aux XVI^e et XVII^e siècles, et encore au XVIII^e, par exemple chez le naturaliste suédois Carl von Linné, ne les empêche pas d'accomplir une œuvre authentiquement scientifique. Vérifier si la vision de l'Enfer proposée par Dante est géométriquement fondée relève pour Galilée d'une démarche scientifique. C'est de la contestation prudente et argumentée de la littéralité de la Bible que naît peu à peu un questionnement scientifique. Science et foi ne sont pas vécues par les savants du Grand Siècle comme deux magistères inconciliables.

Au reste, les partisans de l'Antiquité ne se laissent pas impressionner par les découvertes de leurs contemporains obtenues, considèrent-ils, par des moyens contestables. Leurs grands prédécesseurs ont-ils eu besoin, eux, que des instruments les secondent pour faire les découvertes qui les ont rendus célèbres jusqu'à aujourd'hui? N'est-ce pas là une preuve supplémentaire du génie des Anciens? Et de l'incapacité des Modernes à les dépasser sans recourir à des «commodités», comme dit Fontenelle, qui les disqualifient dans cette compétition? «Qui pourrait avec quelque ombre d'équité relever notre siècle au-dessus de celui d'Hipparque ou de Ptolémée, parce que nous avons découvert les satellites de Jupiter et de Saturne, par le moyen de nos lunettes dont ils n'avaient pas la connaissance; ou rabaisser tant d'autres grands hommes, parce que n'ayant pas l'usage du microscope, ils n'ont pu que raisonner sur des objets, pour la connaissance desquels nous n'avons eu besoin que d'ouvrir les yeux», s'exclame avec d'autres en 1687 le baron de Longepierre, auteur dramatique, dans son *Discours sur les Anciens*.

LA RAISON RÈGNE, ARISTOTE GOUVERNE

Un autre point sur lequel les Modernes insistent beaucoup dans leur discours est la force démonstrative des expériences. De fait, si les travaux de Harvey sur la circulation du sang, du médecin italien Francesco Redi sur la génération spontanée ou du naturaliste hollandais Jan Swammerdam sur la contraction musculaire retiennent notre attention, c'est qu'ils témoignent d'une démarche scientifique dans laquelle il semble possible de trouver les prémices de la nôtre. Redi, par exemple, a montré

LA BATAILLE DES LIVRES

«**P**aracelse étant à la tête de ses troupes aperçut Galien dans l'aile qui lui était opposée; il saisit un javelot nouveau, et le lui lance avec une force presque surnaturelle; le vaillant Ancien le reçoit sur son bouclier, et la pointe se brise dans la seconde doublure faite du cuir d'un puissant taureau. [...] Ils portèrent leur chef dangereusement blessé dans son char. [...] Aristote voyant Bacon qui se poussait dans la plaine d'un air furieux, place sur son arc une flèche bien acérée; il approche la fatale corde jusqu'à sa tête; la flèche ailée fend l'air avec la rapidité de la foudre, elle manque le brave moderne; et vole par-dessus sa tête en sifflant, mais elle frappe le grand Descartes; la pointe trouve le défaut de son casque, elle perce le cuir qui



l'attache, et lui entre dans l'œil droit; la violence de la douleur fait pirouetter le vaillant archer, comme une tempête agite les branches d'un jeune sapin. Il accuse les astres, de sa destinée, jusqu'à ce que la mort comme une étoile d'une force supérieure l'enveloppe dans son tourbillon. [...] Tandis que le cheval d'Homère tue Westley d'un coup de son pied nerveux, le guerrier lui-même saisit Perrault, l'arrache de dessus son cheval, le jette contre Fontenelle, et du même coup il leur fait sauter la cervelle à l'un et à l'autre. »

Jonathan Swift, *Récit véritable, & exact, d'une bataille Entre les Livres anciens & modernes*, 1704